

Nous sommes de cette étoffe dont sont fait les rêves

Et voilà encore une année écoulée. Sans doute est-ce l'âge, mais je trouve que le temps file entre nos doigts comme de l'eau qu'essaierait de retenir une main ouverte. Je regarde 2017 et que vois-je d'intéressant ?

Difficile à dire. Du bout de la lorgnette de la vie politique française, après avoir échangé, il y a cinq ans, un petit nerveux contre un petit mou, nous voilà avec un jeune fringant à la tête de la République. Au niveau de l'image il y a du mieux. Au fonds, j'ai plutôt froid dans le dos.

J'ai eu l'occasion de rencontrer ce monsieur du temps qu'il était à Bercy et je dois avouer que, malgré le peu de sympathie que j'éprouvais (et que j'éprouve encore) pour ses idées, l'homme m'avait subjugué. Il faisait preuve d'une finesse, d'une culture, d'une intelligence, d'un sens de la communication - et de la manipulation - hors du commun. En revanche, j'avais été frappé par le vide de ses yeux dans lesquels nulle émotion ne semblait avoir sa place. Etrange pour un humain d'avoir le regard aussi intelligent et vide à la fois. Étais-je en présence du fameux homo œconomicus¹ dont j'ai toujours douté qu'il pût avoir une existence de chair et d'os ?

Depuis, je crains fort que le verbe « subjuguer » qui m'était alors venu à l'idée dans son sens moderne d'« exercer un grand pouvoir de séduction » ne devienne une vérité sous son sens plus ancien de « tenir sous sa domination ».

A moins que parmi ces nouveaux députés issus de la « société civile », certains, réalisant qu'on leur fait jouer le jeu des idiots utiles, réalisant qu'ils peuvent être autre chose que les dociles thuriféraires du maître se voulant jupitérien, à moins donc qu'ils ne décident d'être de vrais représentants de la Nation et, soulevant leur joug, qu'ils prennent des décisions de bon sens et dans l'intérêt du plus grand nombre. A cent cinquante sécessionnistes², ils pourraient changer le cours des choses. S'ils ne vont pas à la soupe comme les autres.

Et s'il faut regarder plus loin, que dire de la première année de mandat du nouveau président américain, ce cracheur de feu jouant dans la poudrière ? Ce qu'il y a de plus triste c'est qu'il est soutenu par un grand nombre de ses concitoyens, descendants de violents cowboys, engraisés à l'idéologie libérale-consumériste et soigneusement ligotés par leurs dettes. Souvent, vu d'ici, nous prenons les habitants de sud Manhattan à New York, de Beacon Hill à Boston ou d'Haight-Ashbury à San Francisco, pour l'Amérique toute entière et puis on débarque à Jackson, Mississippi, et on comprend.

Mais à côté du crypto sultan Erdogan, du néo tsar Poutine et autre MBS³ ce brutal saoudien que d'aucuns veulent regarder comme un libéral, à côté de Rajoy qui, par delà les Pyrénées, enferme des opposants politiques pour sédition tandis de la Commission Européenne baisse les yeux, à côté de ces cupides et arrogants dirigeants de Goldman Sachs et autre HSBC, bénéficiant d'une extravagante immunité pénale, à côté de tous ceux-là, des milliers de personnes vivent déjà une autre vie.

Une vie dans laquelle la solidarité a remplacé la compétitivité, la joie du partage a éclipsé l'égoïsme, une vie dans laquelle la fraternité se savoure au quotidien plutôt que de se dessécher au frontispice de nos mairies.

Le bénévolat fleurit plus que jamais auprès des plus pauvres, des plus âgés, des immigrés, de tous les « sans dent » comme disaient certains, de tous ceux « qui ne sont personne » comme disent d'autres. Mais aussi dans le milieu de la culture, de l'éducation, des loisirs, du vivre ensemble tout simplement.

Une vraie conscience écologique éclot au point que bientôt elle devra s'imposer aux plus égoïstes des acteurs économiques et politiques, et tant pis si ces derniers ne se convertissent que par intérêt. L'économie sociale et solidaire est en progression constante. Dans les rues Bordeaux, une start-up remplace la publicité par de l'art⁴.

Et quand on parle avec « les gens », souvent on entend de la colère ; mais quand on sait la dépasser, aller plus au fond, tout au fond, là où, loin des conventions sociales et du mal-être, reste un enfant émerveillé, même chez les plus durs, qu'il est beau de constater combien on trouve d'espairs fous, combien de bienveillance qui ne demande qu'à s'exprimer, combien d'envie de faire, de besoin d'être utile. C'est comme une énorme vague qui se forme loin, très loin et qui monte, qui enfle, qui s'élance vers le ciel. Une vague qui va tout emporter, nettoyer et ensemercer de son énergie fraternelle et aimante une humanité qui n'attend que cela pour retrouver la joie de faire société.

¹ Personnage inventé par les économistes néo-libéraux qui, contrairement aux êtres humains, ne fait ses choix qu'à partir de raisonnements rationnels, sans une once d'émotion et qui a une calculatrice à la place du cœur.

² Soit un peu moins de la moitié des députés En Marche.

³ Mohammed Ben Salman, prince héritier saoudien.

⁴ <https://oboem.com> que je vous invite vivement à soutenir et à faire connaître.

J'entends déjà Gaston goguenard me dire que tout ça c'est des foutaises, qu'on y peut que couic, que c'est toujours les gros qui mangent les petits et que ces rêves de Bisounours c'est pour les nigauds.

Gaston et ses certitudes. Comment lui en vouloir ? C'est vrai que depuis le temps que l'on espère le Grand Changement, on finit par ressembler à ces premiers chrétiens qui, nous dit-on, attendaient le retour imminent du Messie pour renverser l'empereur impie. Mais on ne doit jamais, jamais, baisser les bras, il y va de notre survie.

Et en écrivant cela, je fais le lien avec deux autres évènements qui ont marqués mon année 2017. Deux amis, tous deux artistes, l'un peintre l'autre cantatrice, ont été confrontés au cancer et à la violence, non seulement de la maladie, mais aussi de son traitement. Ils ont subi la radiothérapie, la chimiothérapie, l'ablation qui d'un poumon, qui d'un sein. La perte des cheveux, les yeux cernés et le teint blafard, la peau brûlée, les aphtes plein la bouche, la fatigue et les nausées ; la douleur, l'odieuse douleur qui vous fait espérer une fin rapide tellement elle vous vrille le corps, un corps meurtri dont on se sait plus quoi faire et qui finit par paraître étranger à soi-même ; et la peur, horrible et poisseuse peur qui vous étreint et vous glace, comme si le crabe et la chimie n'en faisaient pas assez comme ça.

Mais ce fut aussi le merveilleux dévouement de ce petit peuple hospitalier, mal payé, déconsidéré par la hiérarchie et épuisé, mais totalement dévoué aux patients, et souvent bien plus que l'aristocratie hautaine de certaines blouses blanches.

Ce fut aussi la révélation de la personnalité profonde d'amis et de parents : des personnes dont on découvrait avec une joie réconfortante leurs qualités insoupçonnées, combien elles pouvaient être présentes, aimantes et dévouées ; mais aussi d'autres dont la façade bienveillante ne tint pas longtemps dans l'épreuve.

Face à cette terrible lutte pour la survie, mes deux amis ont eu chacun une attitude fort différente.

Le premier a commencé par maudire le sort qui lui envoyait un tel fléau et a déclaré que sa vie était fichue, qu'il ne savait pas comment il pourrait survivre avec le poumon qui lui restait et qu'il n'en avait plus que pour quelques mois à vivre. Il s'enferma alors dans sa peur, dans sa projection de la mort prochaine. De l'artiste, il ne restait que la sensibilité à fleur de peau, mais avec désormais une incapacité à la transformer en œuvre d'art. Je doute fort qu'il expose de nouveau.

La seconde après une période de refus puis de rage s'est demandée pourquoi la Vie lui envoyait cette épreuve. Puis elle est entrée en elle, a écouté ce que le « mal a dit ». Elle a regardé les gens se transformer autour d'elle, puis elle s'est rendue compte que c'était elle qui changeait, pas les gens. Et malgré la peur qui revenait certaines fois, malgré les doutes qui essayaient encore de frapper à sa porte, elle a décidé de vivre, d'être plus forte que le mal, d'en faire sa force. Elle a décidé de devenir celle qu'elle était et qui avait eu besoin de toute cette souffrance pour naître enfin. Alors elle a déclaré qu'avec son sein, sa maladie était partie à tout jamais et que finalement, les cheveux courts la changeaient avantageusement de sa crinière blond cendré.

Aujourd'hui, elle vit tous les instants en pleine conscience et dans la joie du moment présent, elle a retrouvé sa magnifique voix de soprano et j'ai pleuré en l'entendant chanter à nouveau en public. Clin d'œil de la Vie, on vient de lui proposer un rôle dans un opéra de Franco Alfano au titre prédestiné : Résurrection ! Ça ne s'invente pas.

Mon ami peintre, à force de projeter sa fin, nous joue le retour des métastases : récemment hospitalisé, il vient d'être déclaré inopérable et les médecins ne lui laisse pas d'espoir.

Je crois que mes deux amis sont bien le symbole de cette humanité : l'un, désespéré, a projeté sa fin et va la trouver prochainement, l'autre, forte et déterminée, a projeté sa renaissance et la vit désormais pleinement.

Et ça, ce brave Gaston a du mal à le comprendre. Le rêve de Bisounours n'est ni plus ni moins que la Vie, car nous vivons le rêve que nous projetons, c'est à nous de décider s'il sera cauchemar ou enchantement.

C'est aussi simple que ça. Michelle l'a compris et elle vivra, Alain est passé à côté et s'apprête à tirer sa révérence.

Ah, Alain, pourquoi n'as-tu pas cru à ce qui se cachait derrière la poésie du grand Shakespeare quand il déclarait « Nous sommes de cette étoffe dont sont fait les rêves et notre petite vie est entourée de sommeil » ?

Alors, mes amis, vous savez ce qu'il vous reste à faire pour vous, pour la planète : rêvez intensément, rêvez avec force, avec rage, avec amour, le plus beau des rêves et ainsi sera la Vie.

Me Simon.